

Séquence 2 – Iles

Le personnage de Robinson Crusoé

Les origines du personnage - Daniel Defoe, *Les Aventures de Robinson Crusoé*, 1719.

Ce célèbre roman d'aventures de l'Anglais Daniel Defoe aborde de nombreuses questions du siècle des Lumières : le mythe de la liberté, le mythe de l'île déserte, le mythe du bon sauvage, le mythe chrétien... La force du livre réside dans l'égale importance donnée à la découverte et à l'éducation.

Ecrivain, journaliste, homme d'affaires et agent double, Daniel Defoe (1660-1731) a mené une existence à la fois bourgeoise et aventurière. Si les événements racontés dans Robinson Crusoé sont fictifs, ils s'inspirent des aventures du marin écossais Alexandre Selkirk (1676-1721), qui vécut quatre ans sur l'île Mas-a-Tierra, située à six cents kilomètres des côtes chiliennes.

L'ouvrage est traduit en français dès 1720, sous son titre complet : « La Vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoé de York, marin, qui vécut 28 ans sur une île déserte sur la côte de l'Amérique, près de l'embouchure du grand fleuve Orénoque, à la suite d'un naufrage où tous périrent à l'exception de lui-même, et comment il fut délivré d'une manière tout aussi étrange par des pirates. Écrit par lui-même. » Le héros s'exprime sans narrateur, ce qui donne encore plus de vraisemblance à son histoire en affirmant aussi que la vie est un roman.

Résumé

En 1651, Robinson Crusoé quitte York, en Angleterre, contre la volonté de ses parents qui voulaient qu'il devienne avocat, pour naviguer. Le navire est abordé par des pirates de Salé et Crusoé devient l'esclave d'un Maure. Il parvient à s'échapper sur un bateau et ne doit son salut qu'à un navire portugais qui passe au large de la côte ouest de l'Afrique. Arrivé au Brésil, Crusoé devient le propriétaire d'une plantation grâce au matériel qu'il y avait sur le bateau.

En 1659, alors qu'il a vingt-huit ans, il se joint à une expédition partie à la recherche d'esclaves africains, mais à la suite d'une tempête il est naufragé sur une île à l'embouchure de l'Orénoque en Amérique du Sud. Tous ses compagnons étant morts, il parvient à récupérer des armes et des outils dans l'épave. Il fait la découverte d'une grotte. Il se construit une habitation et confectionne un calendrier en faisant des entailles dans un morceau de bois. Il chasse et cultive le blé. Il apprend à fabriquer de la poterie et élève des chèvres. Il lit la Bible et rien ne lui manque, si ce n'est la compagnie des hommes.

Il s'aperçoit que l'île qu'il a appelée « *Despair Island* », signifiant « île du désespoir », reçoit périodiquement la visite de cannibales, qui viennent y tuer et manger leurs prisonniers. Crusoé, qui juge leur comportement abominable, songe à les exterminer,

mais il se rend compte qu'il n'en a pas le droit, puisque les cannibales ne l'ont pas agressé et ne savent pas que leur acte est criminel. Il rêve de se procurer un ou deux serviteurs en libérant des prisonniers et, de fait, quand l'un d'eux parvient à s'évader, ils deviennent amis. Crusoé nomme son compagnon « Vendredi », du jour de la semaine où il est apparu. Il lui apprend l'anglais et le convertit au christianisme.

28 ans après son arrivée sur l'île, un navire anglais survient ; une mutinerie vient d'éclater et les rebelles veulent abandonner leur capitaine sur l'île. Le capitaine et Crusoé parviennent à reprendre le navire et à retourner en Angleterre avec Vendredi qui sera toujours un serviteur dévoué. Sa plantation a été bien entretenue et il est devenu riche. Il voyage en Espagne et en France, où il est attaqué par des loups dans les Pyrénées. Il vend sa plantation pour ne pas avoir à se convertir au catholicisme et retourne en Angleterre pour retrouver sa femme et ses enfants.

Lecture d'un extrait : <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Defoe-Robinson-1.pdf>

(à partir de la page 105)

Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique (1969)

Extrait n°1 – Chapitre 1 – la première rencontre sur l'île

Peu à peu la forêt s'épaissit. Aux épineux succédèrent des lauriers odiférants, des cèdres rouges, des pins. Les troncs des arbres morts et pourrissants formaient un tel amoncellement que Robinson tantôt rampait dans des tunnels végétaux, tantôt marchait à plusieurs mètres du sol, comme sur des passerelles naturelles. L'enchevêtrement des lianes et des rameaux l'entourait comme d'un filet gigantesque. Dans le silence écrasant de la forêt, le bruit qu'il faisait en progressant éclatait avec des échos effrayants.

Comment le narrateur met-il ici en scène une nature fantastique ?

On peut remarquer tout d'abord la personnification dans ce court passage. Les éléments naturels sont sujets des phrases et semblent s'animer au passage de Robinson : « la forêt s'épaissit », « succédèrent », « l'entouraient ». La forêt ne ressemble pas tant à une forêt enchantée qu'à une entité menaçante.

Cette présence du danger imminent est exprimée à l'aide de termes comme « morts et pourrissants », « écrasant », « échos effrayants ». On peut remarquer également l'allitération en « c » et en « l » dans les deux dernières phrases qui sonorise la progression difficile de Robinson. L'emploi de la comparaison, « l'enchevêtrement des lianes et des rameaux l'entourait comme d'un filet gigantesque », le présente d'ailleurs comme une proie.

Cette avancée du personnage apparaît alors comme une intrusion dans un monde sauvage, lente et peu aisée. L'allitération en « p » dans la première phrase souligne l'expression « peu à peu ». Le parallélisme de construction « tantôt rampait / tantôt marchait » nous donne à voir un personnage qui perd ses repères. Ce n'est plus lui qui se crée un chemin mais c'est la Nature qui lui dicte sa progression. Ainsi, la première représentation de cette île est une vision fantastique, qui s'éloigne des codes du réel.

Non seulement il n'y avait pas la moindre trace humaine, mais les animaux eux-mêmes semblaient absents de ces cathédrales de verdure qui se succédaient devant ses pas. Aussi songea-t-il à une souche à peine plus bizarre que d'autres lorsqu'il distingua, à une centaine de pas, une silhouette immobile qui ressemblait à celle d'un mouton ou d'un gros chevreuil. Mais peu à peu l'objet se transforma dans la pénombre verte en une sorte de bouc sauvage, au poil très long. La tête haute, les oreilles dardées en avant, il le regardait approcher, figé dans une immobilité minérale. Robinson eut un frisson de peur superstitieuse en songeant qu'il allait falloir côtoyer cette bête insolite, à moins de faire demi-tour. (...) Il s'arrêta à deux pas de l'animal. Dans la masse du poil, un grand œil vert fixait sur lui une pupille ovale et sombre. (...) De la grosse statue de poil qui obstruait le sentier sortit un ricanement de ventriloque. (...) Il leva son gourdin et l'abattit de toutes ses forces entre les cornes du bouc. Il y eut un craquement sourd, la tête tomba sur les genoux, puis bascula sur le flanc. C'était le premier être vivant que Robinson avait rencontré sur l'île. Il l'avait tué.

Comment Michel Tournier donne-t-il à voir l'étrangeté de cette première rencontre ?

Le point de vue adopté (ou focalisation) est ici interne (« songea-t-il », « semblaient »). Le lecteur suit Robinson dans sa découverte de l'île. La confrontation à un monde totalement étranger à ses représentations habituelles apparaît ici dans l'association des mots « cathédrales » et « verdure ». Le monde qu'il découvre ne correspond plus aux normes humaines et prend dès lors une dimension sacrée. Le temps lui-même semble plus long, au rythme de l'état de sidération du personnage, comme le souligne l'expression « figé dans une immobilité minérale », qui désigne ici l'animal rencontré.

Ainsi, la reconnaissance de cet animal est progressive. Les groupes nominaux qui sont employés pour le désigner montrent ce lent processus d'identification chez le personnage : « une souche à peine plus bizarre que d'autres », « une silhouette immobile », « l'objet », « une sorte de », « cette bête insolite », « l'animal », « la grosse statue de poil ».

Robinson semble dès lors éprouver de la peur (« un frisson de peur superstitieuse »). L'animal prend, tout comme la Nature environnante, une dimension fantastique. On peut ainsi remarquer l'écriture proche des procédés cinématographiques, qui accentue l'étrangeté de la scène. Le gros plan sur « un grand œil vert » personnifie cet organe comme un être vivant à part entière.

Robinson lui prête alors des pensées agressives avec l'expression « un ricanement de ventriloque ». Nous percevons ici l'étrangeté de cette première rencontre sur l'île par le biais des sentiments du personnage, ici totalement envahi par la peur. La dernière phrase (« Il l'avait tué ») apparaît comme la conséquence de la panique. A partir de cet épisode, l'inconnu sera lié à la violence et à la mort.

Extrait n°2 – Robinson fait part de sa solitude dans son journal.

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la Virginie. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de *déshumanisation* dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui -et comme au-dessus de lui- un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate efflorescence s'étirole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de l'univers ... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages *donnent l'échelle* et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des *points de vue possibles* qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

Comment Robinson évoque-t-il la solitude ?

En premier lieu, la solitude semble être un monde que Robinson a rejoint peu à peu. C'est ainsi qu'il évoque le passage entre deux univers, celui des hommes (qu'ils soient réels comme ceux de l'équipage ou imaginaires, comme ceux que le personnage s'apprêtait à rencontrer) et un univers « sans âme qui vive ». Cet univers de la solitude est caractérisé comme un milieu naturel agressif.

Les termes « corrosif » ou « purement destructif » sont ainsi employés. Ce vocabulaire généralement employé en sciences naturelles transforme Robinson en élément naturel lui-aussi. Le premier aspect de cette solitude est donc son pouvoir de transformation qu'elle opère sur la personnalité de Robinson.

Ainsi, il décrit ce qu'il appelle lui-même un « processus de déshumanisation ». Son observation de lui-même, caractérisée par l'expression « une horrible fascination » montre le dédoublement qui s'opère en lui. Il est lui-même l'objet de son expérience de la solitude. L'emploi du présent « je sais maintenant » exprime l'aboutissement d'une réflexion à portée générale. Les métaphores employées alors dans le deuxième paragraphe (celle de l'échafaudage et celle de la plante) donnent à voir un corps humain qui est voué à se déconstruire ou à s'étioler sans la présence de ses semblables.

Le monde des hommes, tel que se le représente Robinson, ne peut exister sans la présence de l'autre, comme le souligne la phrase nominale : « Autrui, pièce maîtresse de l'univers ... ». Non seulement l'absence de communication avec d'autres hommes peut avoir pour conséquence la disparition du langage mais Robinson craint également sa « déchéance » par l'absence d'un autre point de vue humain. Ainsi, il compare sa représentation du monde à celle d'un peintre ou d'un graveur. Les expressions en italiques soulignent l'importance des termes utilisés : « donnent l'échelle », « points de vue possibles ». Cette image artistique renforce l'idée des relations entre nature et culture. Robinson constate, jour après jour, les dégâts de la solitude sur sa culture en tant qu'homme mais également sur sa nature humaine. Les deux sont intimement liés dans l'édifice qui le constitue. La métaphore de la fissure qui est ici employée annonce au lecteur que la solitude va inexorablement le détruire.

Le mythe de Robinson et les robinsonnades

a. Qu'est-ce qu'un mythe ?

Du mot grec « muthos », qui signifie « parole, fiction ». Un mythe est un récit fabuleux, qui se transmet dans l'imaginaire collectif et qui met en scène des êtres (dieux, demi-dieux, héros, animaux, forces naturelles) symbolisant des énergies, des puissances et des aspects de la condition humaine.



b. Qu'est-ce qu'une robinsonnade ?

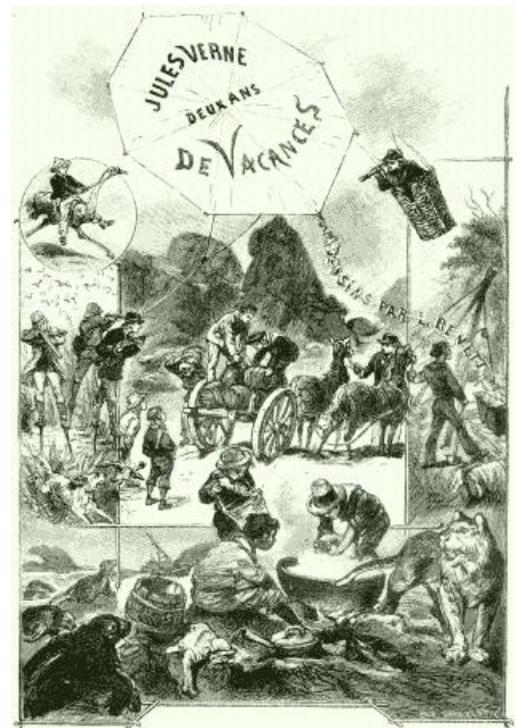
Terme qui apparaît dès le XVIII^e siècle, à partir du roman de Daniel Defoe, publié en 1719. Ce roman, seul livre que Jean-Jacques Rousseau souhaite faire lire aux enfants dans *Emile ou de l'Éducation* (1762), devient rapidement un mythe et inspire de nombreuses réécritures. La robinsonnade est un genre littéraire mais également

cinématographique. Sur l'exemple de *Robinson Crusoé*, le héros se retrouve isolé de sa civilisation d'origine (généralement sur une île déserte ou inconnue), à la suite d'un accident. Le héros doit alors improviser les moyens de sa propre survie dans un univers qui lui est souvent hostile.

1. Deux ans de vacances de Jules Verne

Jules Verne écrit plusieurs romans inspirés du mythe de Robinson, *L'Île mystérieuse*, *L'École des Robinsons* ou encore *Deux ans de vacances*.

Quatorze garçons âgés de huit à quatorze ans, tous pensionnaires d'un collège de Nouvelle-Zélande nommé « Chairman », se retrouvent sur le *Sloughi* qui dérive et fait rapidement naufrage sur une île déserte du Pacifique. Peu à peu, en compagnie d'un jeune mousse, seul membre restant de l'équipage du navire, leur vie s'organise et s'améliore, mais des rivalités se font de plus en plus sentir dans la communauté des quinze rescapés. Une scission est sur le point d'avoir lieu quand des bandits abordent le rivage, obligeant les enfants à utiliser toute leur force de cohésion pour les affronter. Ceux-ci arrivent sur l'île le 10 mars 1860 et en repartent le 5 février 1862, d'où le titre de *Deux Ans de vacances*. Jules Verne se lance dans l'écriture de ce roman car son projet est de « parfaire le cycle » des robinsonnades : « Il restait à montrer une troupe d'enfants de huit à treize ans, abandonnés dans une île, luttant pour la vie au milieu des passions entretenues par les différences de nationalité. »



Extrait de la préface de *Deux ans de Vacances* : « Malgré le nombre infini des romans qui composent le cycle des Robinsons, il m'a paru que, pour le parfaire, il restait à montrer une troupe d'enfants de huit à treize ans, abandonnés dans une île, luttant pour la vie au milieu des passions entretenues par les différences de nationalité, – en un mot, un pensionnat de Robinsons ». (Jules Verne)

Extrait du chapitre IV :

La côte était déserte, ainsi que l'avait reconnu Briant lorsqu'il était en observation sur les barres du mât de misaine. Depuis une heure, le schooner gisait sur la grève dans sa souille de sable, et aucun indigène n'avait encore été signalé. Ni sous les arbres qui se massaient en avant de la falaise, ni près des bords du rio, empli par les eaux de la marée montante, on ne voyait une maison, une cabane, une hutte. Pas même d'empreinte de pied humain à la surface de la grève, que les relais de mer bordaient d'un long cordon de varechs. À l'embouchure de la petite rivière, aucune embarcation de pêche. Enfin, nulle fumée se contournant dans l'air sur tout le périmètre de la baie compris entre les deux promontoires du sud et du nord.

En premier lieu, Briant et Gordon eurent la pensée de s'enfoncer à travers les groupes d'arbres, afin d'atteindre la falaise pour la gravir, si c'était possible.

« Nous voilà à terre, c'est déjà quelque chose ! dit Gordon. Mais quelle est cette terre, qui semble inhabitée... »

-L'important est qu'elle ne soit pas inhabitable, répondit Briant. Nous avons des provisions et des munitions pour quelque temps !... Il ne nous manque qu'un abri, et il faut en trouver un... au moins pour les petits... Eux avant tout !

- Oui !... tu as raison!... répondit Gordon.

-Quant à savoir où nous sommes, reprit Briant, il sera temps de s'en occuper lorsque nous aurons pourvu au plus pressé ! Si c'est un continent, peut-être y aurait-il quelque chance que nous fussions secourus ! Si c'est une île !...une île inhabitée... eh bien, nous verrons!...Viens, Gordon, viens à la découverte ! »

Tous deux atteignirent rapidement la limite des arbres qui se développait obliquement entre la falaise et la rive droite du rio, trois ou quatre cents pas en amont de l'embouchure.

Dans ce bois, il n'y avait aucune trace du passage de l'homme, pas une percée, pas une sente. De vieux troncs, abattus par l'âge, gisaient sur le sol, et Briant et Gordon enfonçaient jusqu'au genou dans le tapis des feuilles mortes. Toutefois, les oiseaux s'enfuyaient craintivement, comme s'ils eussent appris déjà à se défier des êtres humains. Ainsi il était probable que cette côte, si elle n'était pas habitée, recevait accidentellement la visite des indigènes d'un territoire voisin.

Comment Jules Verne adapte ici le mythe de Robinson ?

a. La découverte d'un lieu inconnu	<ul style="list-style-type: none">- Un lieu inhabité : importance de la négation / recherche d'indices d'une présence humaine- Deux personnages à la découverte d'un lieu : verbes d'action / géographie du lieu qui se précise peu à peu.
b. Des enfants perdus dans un lieu sauvage	<ul style="list-style-type: none">- Une personnification de la nature,- Expression de l'hypothèse et emploi du futur qui placent les personnages dans une perspective de survie en groupe. Présence latente d'une menace.

2. William Golding, *Sa Majesté des mouches*, 1954.

Lors d'une guerre, un avion s'écrase sur une île déserte, paradisiaque et sauvage. Il transportait des garçons de six à treize ans, issus des meilleurs pensionnats anglais, envoyés par leurs parents en Australie, loin des dangers du Blitz. Il n'y a aucun adulte parmi les rescapés. Au son d'une conque trouvée sur la plage et suivant les conseils de Piggy, Ralph rassemble les enfants qui s'étaient égaillés dans la végétation luxuriante de l'île. En rang par deux, un groupe de chanteurs vêtus de capes noires les rejoint. À sa tête, Jack, le chef de chœur. Alors que Jack s'était proclamé chef, Ralph remporte l'élection improvisée, mais démocratiquement réalisée. Une attirance-répulsion s'instaure entre les deux garçons. Ralph, calme et un peu rêveur, est peu porté sur les discours et l'art de dynamiser les membres du groupe. Il tente cependant, avec l'aide de Piggy, de les convaincre quant à la nécessité de maintenir le feu allumé pour alerter un éventuel avion ou un bateau partis à leur recherche. Ils veillent également à la sécurité des plus petits. Bien que chargé de la surveillance du feu, Jack le néglige et ne songe qu'à la chasse. La nuit, la peur des petits devient vite contagieuse. Jack s'affirme assez fort et courageux pour affronter et tuer la bête (en fait, la dépouille momifiée d'un parachutiste). Deux clans se forment. Ralph assiste impuissant à l'abandon de ses derniers fidèles et à la métamorphose des garçons qui se livrent à la violence, adorent une idole (la tête du cochon) et obéissent aveuglément au tyran. Simon le doux rêveur sera leur première victime, suivi de Piggy le raisonneur. Ralph, traqué par la meute des tueurs ne devra son salut qu'à l'arrivée sur l'île d'officiers de la Navale.

Dans le roman de Golding, les enfants livrés à eux-mêmes et ne disposant pas de « mots » pour exprimer leurs émotions et sentiments, se retrouvent en proie à des terreurs archaïques et à une existence dictée par la superstition et la violence. D'une certaine manière, le livre propose une robinsonnade revue et corrigée par les théories freudiennes et la psychanalyse.

La démarche de l'auteur prend tout son sens lorsqu'on considère que le roman est publié en 1954 après la seconde guerre mondiale. Quel espoir doit-on placer dans la jeunesse pour faire advenir un ordre nouveau et pacifié ? En réalité, le roman semble faire le constat – extrêmement désabusé – d'une répétition sans fin des mêmes schémas qui toujours conduisent à la barbarie, et peut-être même condamner l'avenir comme la possible ouverture d'une ère de paix, en ce sens où les enfants échouent à vivre dans l'île comme dans un paradis. Il semble difficile, après la publication du roman de Golding et son retentissement, qu'on puisse concevoir d'écrire encore des robinsonnades comme celles que l'on pouvait lire au XVIII^e et XIX^e siècle, trop marquées par un optimisme naïf en la nature humaine.

<https://transmettrelecinema.com/film/sa-majeste-des-mouches/#video>



3. Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier (1967)

Questions à partir de l'interview de Michel Tournier lors de la parution de son livre :

<https://www.youtube.com/watch?v=B9oU7Vh-4nQ>

1. Qui est Robinson à son arrivée sur l'île ?
2. Comment Robinson change-t-il ?
3. Qui est Vendredi ?
4. Que représente Robinson ?

4. Patrick Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusocé*, 2012.

Robinson Crusocé vient de passer vingt ans de solitude dans son île déserte. Il a dû reconstruire son équilibre. C'est avec fierté – celle d'avoir soumis l'île à sa domination – qu'il entame ce matin-là une promenade rituelle sur la plage où il avait mystérieusement échoué il y a tant d'années.

C'est alors qu'il découvre l'inconcevable : dans le sable, une empreinte. Celle d'un homme.

Passé l'affolement, puis la posture agressive et guerrière, le solitaire s'élançait à la recherche de cet Autre qui lui apporte ce dont il avait oublié l'existence : l'idée même de l'humain. Commence alors une étrange aventure qui le précipite en présence de lui-même et d'une île inconnue jusqu'alors.

Celui qui avait réussi à survivre sans civilisation, sans culture, sans autrui, doit maintenant affronter ce qu'il n'aurait pu imaginer ailleurs qu'ici : la relation à l'impensable.

*

cette incompréhension majeure était faite de deux frappes : d'un côté, l'énigme de mon échouage dans un tel lieu ; de l'autre, la sensation d'y être de toute éternité comme le sable ou les crabes ; ce trouble d'en être et de ne pas en être, d'être menacé du dehors et saisi du dedans, restera au fondement de ma dramatique existence dans cette île sans espoir ; pas un oiseau, pas une bestiole, pas une feuille, pas un fruit, pas un seul ordinaire qui me soit familier ; chaque détail était un cri d'hostilité funèbre ; le ciel faisait couvercle et la mer faisait mur, et ils n'en finissaient pas de se confondre jusqu'à former une prison dont l'emprise invisible s'était comme arrimée dans chaque fibre de mes chairs ;

Comment Patrick Chamoiseau transforme-t-il la robinsonnade en quête d'identité ?

A. Un lieu énigmatique

1. Le vocabulaire du mystère
2. L'impossibilité de faire sens : présence de la négation / syntaxe entrecoupée et qui ne parvient pas à s'arrêter (juxtaposition, absence de point final)

B. Un mystère lié à une fatalité tragique

1. Interrogation liée à l'identité (récurrence du verbe « être » - polyptote),

2. Enfermement tragique (champ lexical de la prison – rappel du spleen baudelairien)

5. La Tortue rouge, film d'animation de Michael Dudok de Wit (2016)



<https://www.youtube.com/watch?v=kLHMcygArc>